



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Bon an, mal an**

**Lavedan, Henri**

**Paris, 1908**

1er juin 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

1<sup>er</sup> juin 1907.

Malgré l'ordre formel que j'avais donné de ne recevoir, ce matin-là, personne-personne, quand je pris la carte, glacée à l'ancienne mode, que me présentait mon domestique et que je lus le nom de « M. Annette, professeur de danse », *qui avait insisté*, je fus désarmé dans la minute. Instantanément je me sentis transporté — sur la pointe du pied, je peux le dire — plus d'un quart de siècle en arrière, quand l'excellent homme, qui habitait alors un rez-de-chaussée de la rue Monsieur, s'appliquait à m'inculquer, avec la patience et la courtoisie de M. de Coislin, la décomposition de la valse à trois temps. Je revis aussitôt la vaste pièce, solennelle et nue, qui lui servait de salon pour ses cours et où il n'y avait qu'un seul portrait, ovale, celui de Noverre, qui fut maître à danser de Marie-Antoinette, et les



chaises empire en crin qui piquait à travers le pantalon, et le vieux « Pleyel facteur du Roy » aux sons d'harmonica... Ridicule et délicieuse époque de mes dix-sept ans presque triplés aujourd'hui !

— C'est bon, dis-je, qu'il entre !

Je ne l'avais pas rencontré depuis. Sûrement il ne devait plus être le même ? Eh bien, si. En vérité, il avait vieilli sans changer. Du premier coup d'œil, je le reconnus. Sauf qu'à cette heure il était tout blanc au lieu de brun, c'était toujours le vif et balancé Annette de la rue Monsieur qui s'avancait la tête haute, les cheveux en caprice, avec un sourire de berger de Lulli et les jambes encore pleines d'entrechats. Dès qu'il arrondit la bouche et me souhaita le bonjour, sa voix me parut être demeurée aussi jeune, une voix infiniment caressante, d'une politesse à toute épreuve, une voix assouplie d'égards et dont les moindres inflexions avaient l'air de révérences.

Après de mutuelles congratulations sur nos santés et le magnifique état de nos personnes, je le priai de s'asseoir. Il le fit sans entrain, car un danseur ne se plaît et ne pense que debout. Dans cette position du moins, même réduit à l'immobilité, il trouve malgré tout le moyen, tant qu'il est droit sur ses jambes, de souligner par d'harmonieuses ondulations du corps les sentiments divers qui l'agitent et de tracer de la sorte en raccourci une façon de petit ballet, tandis



qu'assis c'est l'effondrement, le désastre, il voit ses moyens lui échapper. M. Annette accepta cependant le siège que je lui infligeais, mais il s'y plaça tout au bord, immatériellement, sans plus de poids que l'aérienne jeune fille qui daigne, entre deux reprises de boston, poser un quart de seconde ses mousselines sur le coin d'une chaise volante.

Et, comme je lui exprimais à quel point j'étais impatient de savoir ce qui me valait le plaisir de sa visite :

— Eh quoi? monsieur, me dit-il, avec des sourcils levés qui peignaient l'étonnement, ne le savez-vous point? Vous ne lisez donc pas les gazettes? Eh bien, voici : l'Académie internationale de danse dont je m'honore de faire partie a ouvert, il y a quelque temps, une enquête des plus émouvantes auprès des principaux professeurs du monde entier, à cette fin qu'ils tâchent de connaître, par de discrètes questions adressées à leurs élèves, où et comment ceux-ci avaient rencontré la femme qui est ou doit devenir leur épouse.

— Effectivement, j'avais remarqué cela, dis-je à M. Annette. Et quelles ont été les réponses?

— C'est, monsieur, pour vous les communiquer et vous prier d'entretenir de ce mémorable événement les lecteurs de *l'Illustration* que je me suis risqué à venir, après un si long temps, vers vous. Les réponses ont été péremptoires, foudroyantes, capitales. Elles ont prouvé — et pou-



vait-il en être autrement ? — que les trois quarts des conjoints avaient connu leur épouse au bal... vous m'entendez, monsieur ? au bal ! et par conséquent n'avaient dû leur mariage qu'à leurs qualités.

— Leurs qualités... de danseurs ? précisai-je.

— Evidemment ! Quelles autres sont nécessaires et susceptibles d'avoir le moindre prix dans la circonstance ? D'ailleurs un bon danseur est toujours honnête homme. Une jeune fille qui goûte et comprend la danse, inévitablement et malgré elle, sera une femme *rythmée*, je veux dire une épouse décente, gracieuse et sage ayant le sentiment de la mesure et de la saine gymnastique intellectuelle. L'élégance de la taille garantit celle du cœur. Les leçons de maintien physique assurent la belle tenue morale et il va de soi que, pour peu que l'on apprenne à marcher, à glisser sans appuyer et à ne pas tomber, on est, plus qu'un autre, à l'abri des chutes, de toutes les chutes. Ceux-là seuls qui, dès le début, savent où et comment mettre le pied vont sans broncher par les bons chemins.

Ayant débité cela tout d'un trait et animé du plus aimable feu, M. Annette se tut, tenant, d'après une vieille habitude qu'il avait conservée, sa main gauche renversée avec les doigts en dessus et à demi repliés comme s'il pressait le manche d'une invisible pochette.

Je lui fis doucement observer que je n'étais pas convaincu.



— Mon cher maître, j'ai le regret de ne pas partager votre foi dans les miraculeux effets de votre art. J'ai peu dansé, heureusement pour celles que j'étais censé diriger sur les parquets, mais j'ai beaucoup été au bal ; j'y ai beaucoup vu et retenu, et, dussé-je me faire honnir, je déplore que ce soit à ces enivrantes et funestes réunions que se concluent la plupart des mariages. Car, d'une part les jeunes filles montrent souvent de fort jolis avantages à leurs danseurs, sauf leur véritable nature et les qualités qui dorment au fond d'elles-mêmes, ces qualités sérieuses et de tout repos qui, elles, se couchent de bonne heure et ne sortent point le soir. Et les danseurs, de l'autre côté, même affolants de séductions et doués d'un jarret de bronze, n'apportent pour la plupart au bal — si j'en juge par maintes conversations entendues ou scrupuleusement répétées — que de bien légères vertus et de vaporeux mérites. Conduire en grand stratège un cotillon n'implique pas que l'on sache mener sa vie. La femme qui sera d'abord l'épouse, puis la mère, doit tout de même avoir mieux en dot que les pieds d'une bostonneuse accomplie, et ce n'est pas exclusivement d'après les jambes qu'il convient de demander la main.

— Monsieur ! gémit-il... monsieur !...

Et il tremblait. Je ne lui permis pas de m'interrompre.

— Sans doute, continuai-je, il est, hélas ! acquis — quoi que l'on tente — que les fiancés



arrivent au mariage sans se connaître. Le futur ferait-il à sa future cent ans la cour qu'ils ne se connaîtraient pas encore. Des cousins, des amis d'enfance élevés ensemble et se tutoyant, se battant, depuis leurs premiers jouets, s'aperçoivent, une heure avant la mairie, qu'ils se connaissent moins peut-être que s'ils avaient été présentés l'un à l'autre la veille. Mais, à coup sûr, de tous les genres de connaissance faite à la ville, à la campagne, en famille, en voyage, n'importe où, n'importe comment, de tous les modes de relations suivies entres jeunes gens avant d'échanger l'anneau, nul ne laisse plus de vide, d'incertitude et de malaise que le bal. Il ne faut pas craindre d'affirmer que l'on se connaît moins après avoir dansé ensemble qu'avant, et je me suis souvent demandé si de s'être enlacés et tenus si rapprochés l'un de l'autre n'éloigne pas, au contraire, davantage. On se quitte ensuite dix fois plus. Aussi n'ai-je pu jamais m'empêcher de trouver dérisoires et douloureuses ces éphémères affinités de cœur et d'âme que deux pauvres petits croient se découvrir en tournant dans un vertige réglé. « Où vous êtes-vous promise, mademoiselle ? demandais-je un soir de contrat à une adorable et rêveuse enfant. Dans les bois ? En haut d'une montagne ? Sur un lac ?

— Non, monsieur. Au buffet.

— Monsieur, soupira tout bas M. Annette, vous pensez que je vais protester ? Vous vous trompez. Mieux que vous peut-être je suis au



courant de ces afflictions. Vous touchez là un point sensible, une plaie secrète (il porta la main à son cœur comme s'il y souffrait avec grâce). Il n'en faut conclure qu'une chose, monsieur, c'est *que le bal... n'est pas la danse*. S'il y a un coupable, c'est le bal. C'est lui qui tue les jeunes filles, ce n'est pas la danse. Oui, le bal est dangereux, le bal est imparfait, surtout depuis plusieurs années. Il a dégénéré, il n'est plus ce familial, honnête et délectable divertissement que connurent nos exquises grand'mères, le bal enchanteur de la valse, de la mazurka, des nobles et fins quadrilles... Oui, je sais que tout s'en va, que tout périt. Les soldats n'apprennent plus la danse; aussi, voyez ce qu'est en train de devenir l'armée? Ces classes terribles et nouvelles qui montent... la question sociale... au fond, tout revient à ceci : on ne leur a pas appris la danse.

— C'est eux qui nous l'apprendront, Annette.

— Hélas ! monsieur ! Hélas ! Seulement, vous comprenez ? je ne peux pas avouer tout haut ces choses, parce que notre vie est là en jeu. Tant qu'il y aura des bals, fussent-ils navrants et appauvris, on apprendra encore un peu la danse, la chère danse, et nous durerons. Pour combien ? Avec l'auto, le bal lui-même commence à s'en aller. Dans vingt ans, la France ne dansera plus. Mais je serai mort avant, je l'espère ! Oh ! oui !



Il se leva aussitôt pour me montrer comment il mourrait et, sur une pirouette à la Vestris, il prit congé, sans faire plus de bruit qu'un papillon.